

Notre mémoire collective est un rempart contre les minorités prosélytes

Notre pensée occidentale fait l'objet d'un mouvement de déconstruction que le wokisme d'État amène aujourd'hui à son paroxysme. Aux États-Unis, selon les nouvelles directives du département de l'Éducation, les écoles, collèges et universités ne peuvent plus interdire aux étudiants transgenres de participer à des équipes sportives en fonction de leur identité de genre. Bien que sujette à des décisions judiciaires, cette politique autorise les garçons qui "s'identifient" comme filles à participer aux sports féminins dans les mêmes conditions, qui ne sont dès lors plus équitables. Il existe également un projet d'"équité raciale" dont un des objectifs est une redistribution économique basée sur la couleur de la peau. Ce projet va à l'encontre du mouvement des droits civiques, dont Martin Luther King avait été une figure de proue, lui qui appelait à être jugé d'après "le contenu de son caractère", certainement pas de ses origines ou de la couleur de sa peau.

Cet "égalitarisme universel" basé sur les critères de race et de genre est à des années-lumière de l'égalité des opportunités qui vise à donner à tous la possibilité de réussir en fonction de son mérite lorsque les conditions équitables ont été établies. Les adeptes de la "religion woke" n'y ont jamais cru: notre racisme systémique, imprimé dans nos mœurs, rendrait l'égalité des opportunités impossible à mettre en place et serait irrémédiablement lié à notre civilisation ju-

déo-chrétienne qui a promu le patriarcat, l'ethnocentrisme, l'impérialisme, le colonialisme et le capitalisme.

La tablette de cire, pour mémoire

En vérité, cet antiracisme est un racisme, car il s'agit bien d'étiqueter chaque individu sur la base de sa race et de son genre pour construire un avenir purifié de toutes les imperfections de notre passé ou, pour reprendre une belle métaphore issue des racines de notre pensée occidentale, de détruire nos "tablettes de cire" que Socrate, dans le *Théétète* de Platon, plaçait dans nos âmes.

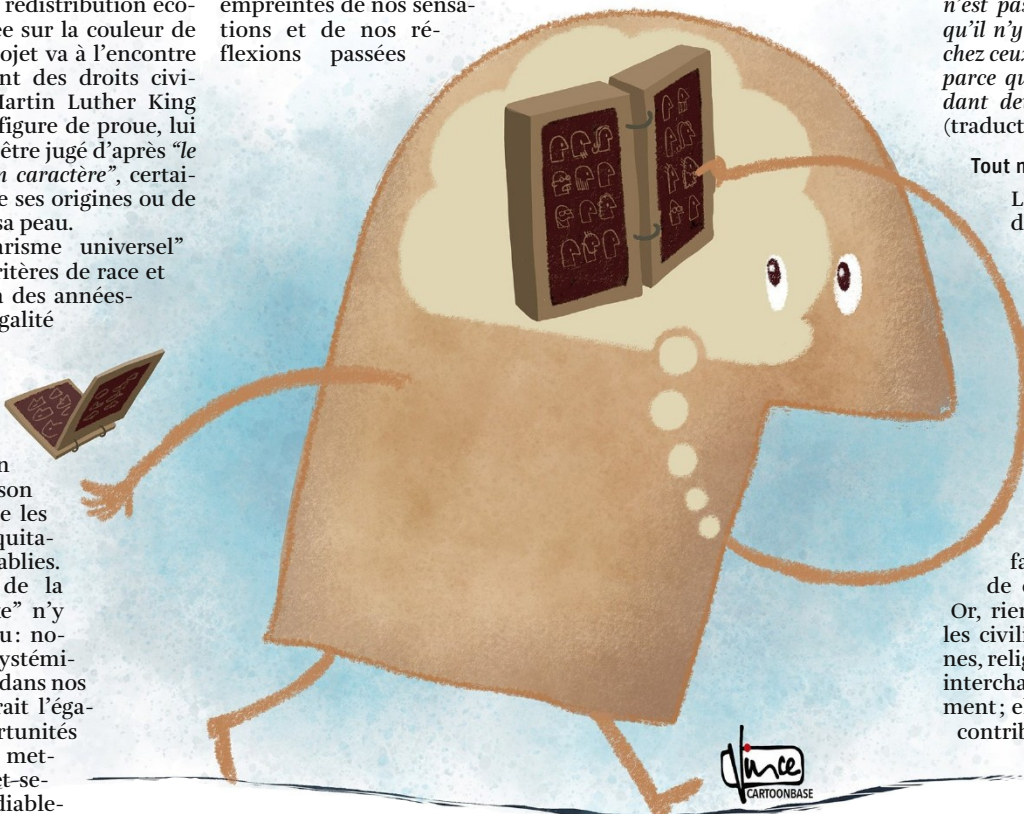
Chez Platon, la tablette de cire jouait le rôle de mémoire: elle permettait de conserver les empreintes de nos sensations et de nos réflexions passées

Le "droit à la différence" sans devoir d'aspiration à l'universel est tout aussi dangereux qu'une tyrannie de la majorité.

afin de ne pas les oublier. "Suppose avec moi, dit Socrate à Théétète, qu'il y a dans nos âmes des tablettes de cire [...]. Quand la cire qu'on a dans l'âme est profonde, en grande quantité, bien unie et bien préparée, les objets qui entrent par les sens et se gravent dans ce cœur de l'âme, [...] y laissent des traces distinctes, d'une profondeur suffisante, et qui se conservent longtemps; et alors on a l'avantage, en premier lieu, d'apprendre aisément, ensuite de retenir ce qu'on a appris, enfin de ne pas confondre les signes des sensations, et de porter des jugements vrais. [...] Mais [...] ceux chez qui la cire est trop molle apprennent facilement, et oublient de même; c'est le contraire pour ceux chez qui elle est trop dure; [...] l'empreinte des objets n'est pas nette chez eux [...] parce qu'il n'y a point de profondeur; ni chez ceux dont la cire est trop molle, parce que les traces en se confondant deviennent bientôt obscures" (traduction de Victor Cousin).

Tout n'est pas interchangeable

La capacité d'apprendre et de porter des jugements corrects sur les choses dépend donc de la qualité de la cire. Elle ne doit être ni trop molle ni trop dure. Toutes les tablettes de cire ne se valent donc pas. Mais que se passe-t-il lorsque ces tablettes de cire sont brisées, sans discrimination aucune, sur l'autel d'une déconstruction fascisante? Sans tablette de cire, tout peut se valoir. Or, rien n'est plus faux. Toutes les civilisations, cultures, doctrines, religions, pensées ne sont pas interchangeables, bien heureusement; elles ont la potentialité de contribuer à notre épanouissement, mais elles ne se valent pas, ne fût-ce que sur le plan du respect des droits humains ou de la con-



Opinion

D.R.
Mikael Petitjean

Professeur à l'UCLouvain et Chief Economist (Waterloo Asset Management)

■ La caisse de résonance des réseaux sociaux offre aux minorités intolérantes et prosélytes une opportunité unique d'en écraser d'autres, plus tolérantes et discrètes. Tel est le réel danger de nos démocraties.

tribution aux arts et aux sciences.

Sans mémoire, il n'y a pas de vertu morale solide non plus. Déjà chez Aristote, la vertu était le résultat de l'intelligence, vertu qui peut alors être enseignée et transmise; voilà pourquoi il lui faut du temps et de l'expérience, et donc de la mémoire. La vertu est aussi le produit de nos mœurs, de notre morale; nous pouvons donc perfectionner notre vertu par nos habitudes. Aucune vertu morale n'est donc le produit immédiat de la nature, et donc de notre sexe ou de notre race, car rien de ce qui vient de cette source ne peut être perfectionné. Emmanuel Kant, et son impératif catégorique, Jean-Jacques Rousseau, dans son contrat social, Friedrich Nietzsche, pour qui la moralité doit être une expression de la vie individuelle, reviendront sur l'importance de la morale individuelle.

Sans tablette de cire, la morale individuelle est marquée au fer rouge par les susceptibilités narcissiques de tous ces évangélistes minoritaires passés maîtres dans l'art de capter le temps de cerveau disponible d'une majorité silencieuse qui, ne lisant plus, se contente d'absorber, telle une éponge difforme, la dernière émotion visuelle du jour.

Le risque de la tyrannie des minorités

En démocratie, Tocqueville avait identifié la menace d'une tyrannie de cette majorité silencieuse contre laquelle il faut constamment lutter, mais il ne s'agissait aucunement de la remplacer par celle des minorités qui viseraient à imposer,

que ce soit sur les réseaux sociaux ou dans les antichambres lobbyistes du pouvoir, un particularisme communautariste et culturaliste sans légitimité démocratique. Le "droit à la différence" sans devoir d'aspiration à l'universel est tout aussi dangereux qu'une tyrannie de la majorité. Notre aspiration à l'universel est vouée à l'échec sans une connaissance approfondie des chefs-d'œuvre de notre civilisation judéo-chrétienne qui a été la première à donner autant d'importance à la dignité de la personne humaine. Pour ne pas oublier notre mémoire collective, ne reléguons pas au second plan l'histoire, la géographie, la philosophie et les cours de langue ancienne. C'est un professeur d'économie financière qui l'écrit.

"Je veux être minoritaire", chantait Jean-Jacques Goldman, qui cherchait à nous mettre en garde contre l'autoritarisme de la majorité silencieuse. La réalité est plus subtile: ce sont les "minorités actives", durablement structurées et déterminées, qui contribuent aux changements dans les sociétés. Ce n'est pas tant la majorité silencieuse qui est en danger. En vérité, la caisse de résonance des réseaux sociaux offre aux minorités intolérantes et prosélytes une opportunité unique d'en écraser d'autres, plus tolérantes et discrètes. Tel est le réel danger de nos démocraties gangrenées par la passivité d'une majorité qui a oublié l'importance de transmettre aux générations à venir nos plus belles tablettes de cire pour qu'elles en redécouvrent toute la finesse.

CHRONIQUE

Pour une spiritualité engagée

■ Il ne faudrait cependant pas que le spirituel devienne le refuge face à un monde jugé négativement.

Charles Delhez
Jésuite

CHRISTOPHE BORTELS

Le retour de la spiritualité? On en parle. Des stages sont organisés, des formations mises en place. Les publications abondent. En Belgique, la méditation a été introduite dans les écoles du réseau catholique. La spiritualité est quasiment devenue synonyme de "développement personnel". Elle est convoquée au service de l'oxygénation de la vie privée.

La religion apparaît, en ces temps d'individualisme, comme un carcan qui oblige à penser et à pratiquer comme les autres, à faire comme tout le monde. La foi, elle, est encore souvent connotée chrétienne, c'est-à-dire associée à une religion précise, celle de nos contrées, en l'occurrence. Or, il y a dans notre société une rupture des traditions, que les sociologues situent dans les années 70-80, et même un rejet du christianisme. Aujourd'hui, le mot spiritualité, qui relève de la sphère privée, a tendance à remplacer ceux de religion et de foi.

Des racines et des branches

La spiritualité, religieuse ou non (agnostique ou athée), est la caractéristique de l'humaine condition, ce qui nous distingue de l'animal et de la machine. Elle est cette dimension intérieure de la personne où celle-ci décide du sens qu'elle donne à sa vie ainsi que des engagements qu'elle prend en fonction des valeurs qu'elle entend respecter. Nous ne sommes pas dans le domaine du savoir, mais de la foi au sens large du terme, foi en soi, en l'homme, en la vie.

Le mot spiritualité fut d'abord religieux, et même chrétien, et il l'est encore pour beaucoup. De nos jours, cependant, il s'est élargi, englobant les spiritualités non religieuses qu'on pourrait qualifier d'humanistes. De plus, la spiritualité contemporaine est fortement marquée par le contact avec les spiritualités orientales. La dimension thérapeutique – les thérapies psychocorporelles – y est aussi très présente.

La spiritualité n'est donc plus le monopole des religions, elle est "sortie de la religion", pour reprendre l'expression du philosophe Marcel Gauchet. Elle est devenue indépendante et va puiser un peu partout ce qui peut la nourrir. Quand elle de-

meure religieuse, elle s'ouvre sur l'Innommable auquel les religions et les philosophies, l'homme de la rue aussi, faute de mieux, donnent le nom de dieu, au singulier ou au pluriel. Dans certaines religions, cette transcendance ultime est personnelle.

Au service du monde

Croyants et non-croyants – selon une distinction classique – sont appelés à cultiver cette dimension. Toutes les spiritualités ont en commun l'ouverture à soi et à autrui, l'ouverture à plus grand que soi et plus intime à la fois. Les questions ultimes du sens (celles de l'origine, du mal que je subis et que je commets, de la mort, de la transcendance) font la différence entre elles. Si la dimension spirituelle est universelle, les religions tissent des liens entre les croyants qui se rattachent à une même tradition. Mais si on veut sauver la religion, il faut la "spiritualiser", insister sur la dimension d'intériorité personnelle plutôt que sur les rites et les dogmes.

Il ne faudrait cependant pas que le spirituel devienne le refuge face à un monde jugé négativement. Ce ne serait plus un opium du peuple, mais bien des bourgeois en mal de sens. Dans le roman *Soufi, mon amour* d'Elif Shafak, Aziz écrit à Ella que la spiritualité "n'est pas une chose qu'on peut ajouter à sa vie sans procéder à des changements majeurs". Hélas, elle est de moins en moins mise en lien avec la transformation de l'existence et de la société. Elle est reprise dans la dynamique consumériste de notre culture. On assiste aujourd'hui à une marchandisation du spirituel. Or, celui-ci est de l'ordre de la gratuité, source d'engagement au service d'un monde en pleine mutation. Dans cette optique, la vie intérieure doit grandir à l'égal de la vie extérieure. Les branches d'un arbre nous disent la profondeur de ses racines.

→ La 6^e édition de RivEspérance aura lieu ces 2 et 3 février au Palais des Congrès de Liège: "Quelles spiritualités pour demain? Sens et engagement." <https://www.rivesperance.be>